



Naughty Dog, *Pike Street* (détail) dans *The Last of Us part II* (2020 Sony Interactive Entertainment LLC)

Introduction

Dans un contexte de multiplication des phénomènes extrêmes causés par le dérèglement climatique, face à l'effondrement des écosystèmes et alors que la sixième extinction de masse a déjà commencé, on observe un début de prise de conscience, au sein de la société civile, de la nécessité de modifier nos comportements et d'alerter les pouvoirs publics. En 2018, au moment où a été lancée l'idée de ce numéro thématique, se multipliaient les initiatives de défense de la planète et des écosystèmes : l'*Affaire du siècle*, les marches pour le climat, les grèves scolaires initiées par Greta Thunberg ou encore les initiatives locales favorisant une économie plus « verte ». La pandémie qui nous a frappés depuis n'a fait que confirmer, malheureusement, l'urgence de la situation.

Dans les sciences humaines, le grand nombre de travaux et d'événements scientifiques récents sur le sujet témoignent d'une volonté certaine de se saisir de ces questions sur l'ère de l'Anthropocène. Cette résolution de contribuer à une réflexion sur les liens entre l'homme et la planète n'est pourtant pas toute récente : l'essor des humanités environnementales qui s'est fait, dans le sillage du spatial turn, avec l'écocritique, l'écopoétique, l'écosophie, la géocritique et la géopoétique, date de la fin des années 1980.

Cependant, à rebours de paradigmes écocritiques de réunification voire de symbiose entre l'homme et la nature¹, la littérature, les médias et les arts ont aussi mis en scène le fait que la nature est tout autant capable de protéger que d'écraser de sa toute-puissance la vanité humaine, de ramener à sa juste condition de petit mortel, d'être transitoire et faible, celui ou celle dont l'orgueil aurait enflé comme un bœuf. Du Déluge aux plaies d'Égypte, de nombreux récits mythiques ont su construire l'image d'une nature capable de punir l'homme, de contre-attaquer. La nature apparaît alors comme une marâtre (« Ô marâtre nature », se plaignait déjà Du Bellay), une figure maternelle persécutrice avec laquelle se rejoue le mythe des origines et le roman familial décrits par la psychanalyse freudienne.

¹ Pensons par exemple à « l'Hypothèse Gaïa » développée par le climatologue James Lovelock, qui conçoit la planète comme un ensemble de flux et de régulations dont l'humain fait partie.

Naughty Dog, *Seattle Approach* dans *The Last of Us part II* (2020 Sony Interactive Entertainment LLC)

Ce premier numéro de *Pagaille* réfléchit ainsi à une conception de la nature, pensée non comme simple victime des sociétés humaines, soumise aux aléas des catastrophes écologiques causées par l'industrialisation massive, mais comme une force souveraine. Loin de toute position d'arrière-garde, il ne s'agit aucunement d'appeler au retour à une conception conservatrice et anthropocentrée de la nature, mais de s'interroger sur ce que la littérature et les arts disent du rapport des cultures humaines à l'environnement. En somme, de comprendre en quoi l'examen de la multitude – diachronique, synchronique, géographique, culturelle – des représentations d'une nature en pagaille, hors de contrôle, nous offre les moyens d'exhumer les structures de l'imaginaire qui ont fait, anthropologiquement, l'articulation des sociétés humaines à l'idée de nature.

Le numéro repose sur l'idée que la littérature comparée a un rôle à jouer face au grand défi de l'Anthropocène. Les appels récents visant à formaliser une écocritique comparée [Alain Suberchicot, 2012 ; Stephanie Posthumus, 2017] sont autant de signes de la tendance du comparatisme contemporain à prendre part à cette réflexion sur l'écologie, et à mettre en lumière la fonction occupée par les « frontières » dans la préhension qu'ont les cultures humaines de l'environnement. Que ces dernières soient linguistiques, politiques, artistiques ou médiatiques, elles informent la manière de penser la nature et son rapport à l'homme.

Perspectives historiques

Un premier axe de cette publication concerne des perspectives historiques, qui cherchent à resituer le rapport entre l'humain et la nature dans une tradition littéraire et philosophique. Ces articles montrent les enjeux esthétiques et politiques d'une définition précise des concepts de Gaïa ou du topos de la Marâtre Nature.

Déborah Bucchi remonte ainsi le fil des siècles afin de mettre en regard la Gaïa de la tradition antique, et la Gaïa telle que la formalise la pensée contemporaine d'un Bruno Latour. Par le retour à la tragédie, où Gaïa est cette mère à qui s'adresse Prométhée dans son martyre, Déborah Bucchi montre que le premier chantier de l'écocritique passe par le geste critique de l'abandon du « cadre interprétatif traditionnel faisant de la terre un décor ».

Se livrant à l'exercice fécond de l'intertextualité sur un corpus poétique, Louise Dehondt reprend la formule de Du Bellay pour explorer la relation entre ruines et beauté autour de la personnification de la nature en marâtre indifférente à partir de trois poètes, Du Bellay, Ronsard et Leopardi. Elle propose ainsi de reconsidérer l'interprétation de la présence de la Nature dans le lyrisme où « l'image de la Nature en marâtre soutient ainsi le geste poétique profondément ambivalent d'un poète qui, tout en cherchant à éclaircir les causes de sa douleur, se dit toujours inconsolable, habité par une perte sans remède ».

Enfin, Virginie Berthebaud, dont l'article livre notamment des traductions d'extraits de nouvelles de Chen Yingsong en français, étudie la manière dont la littérature environnementaliste chinoise contemporaine dépasse la vision, instrumentalisée par le politique, d'une civilisation vivant en harmonie avec la nature. S'intéressant plus particulièrement à la réutilisation ironique des légendes et mythes populaires, elle questionne l'inadéquation de telles références dans le monde d'aujourd'hui.

Perspectives écoféministes

Dans une perspective écoféministe, plusieurs des textes de ce numéro s'interrogent également sur la représentation de cette nature féminisée en une figure maternelle vengeresse et sur les présupposés idéologiques qu'elle recouvre. À l'image de la figure de « Dame nature » qui offre une représentation naïve, candide et chaste de la femme, certaines incarnations de la « Marâtre nature » dans le champ artistique construisent une image problématique des femmes, notamment dans la mise en scène des rapports de force qu'elle induit et qu'elle met au jour entre les genres.

Dans son étude des romans *Truismes* (1996) de Marie Darrieussecq, *Sirene* (2007) de Laura Pugno et *La végétarienne* (2007) de Han Kang, Irene Cecchini montre comment ces autrices cherchent à réinventer les rapports de la femme à la nature pour en faire le support d'un message politique et social : les fictions déploient ainsi des stratégies narratives qui s'imposent comme des actes de révolte contre un imaginaire patriarcal, lequel aurait enfermé la femme et son rapport à la nature sur un mode de figuration unique et réducteur.

De manière similaire, Annabel Audureau analyse la réécriture du mythe de Robinson Crusoé dans le roman de l'écrivaine autrichienne Marlen Haushofer, *Le Mur invisible* [*Die Wand*], publié en 1963 et réédité chez Actes Sud en 2012. Elle s'intéresse à la manière dont ce roman, véritable fable écoféministe, propose une représentation de la femme en dehors de tout cliché de représentation : une femme évoluant désormais seule, dans un monde animal et végétal, sans aucune présence masculine risquant de prendre le pouvoir sur elle.

Fictions de la catastrophe et extinction de l'être humain

Le dernier axe de cette publication regroupe des articles qui abordent la question de l'extinction de l'être humain dans les fictions apocalyptiques, en analysant ses enjeux poétiques et éthiques.

Miruna Craciunescu s'inscrit ainsi dans la veine de l'étude des fictions catastrophistes contemporaines, qui envisagent l'effondrement des civilisations humaines comme un changement de paradigme au sein duquel l'extinction de l'*homo sapiens* n'est plus tout à fait synonyme de « fin du monde ». À partir de l'étude comparée de deux romans contemporains, *La possibilité d'une île* (2005) de Michel Houellebecq et



Chan Kai Hong, *Post-Apocalyptic City* (détail), 2018 (www.artstation.com)

Oscar de Profundis (2016) de Catherine Mavrikakis, elle interroge les conceptions essentialistes de l'espèce humaine et de la Nature qui s'y déploient, se traduisant par une vision déterministe des rapports de force qui structurent nos sociétés occidentales.

Enfin, Aude Volpilhac pense la catastrophe à partir de différentes représentations du végétal dans plusieurs récits de science-fiction survivalistes : *Greener Than You Think* (1947) de Ward Moore, *The Day of the Triffids* de John Wyndham (1951), *Hothouse* (1962) de Brian Aldiss, et *The Genocides* (1965) de Thomas M. Dish. Sa réflexion prend appui sur le motif de l'invasion du végétal pour montrer qu'il y a une redéfinition de l'être et du non-être par une poétique et une éthique de l'altérité. Les récits étudiés deviennent ainsi « exemplaires de ce que *peut* la littérature ».

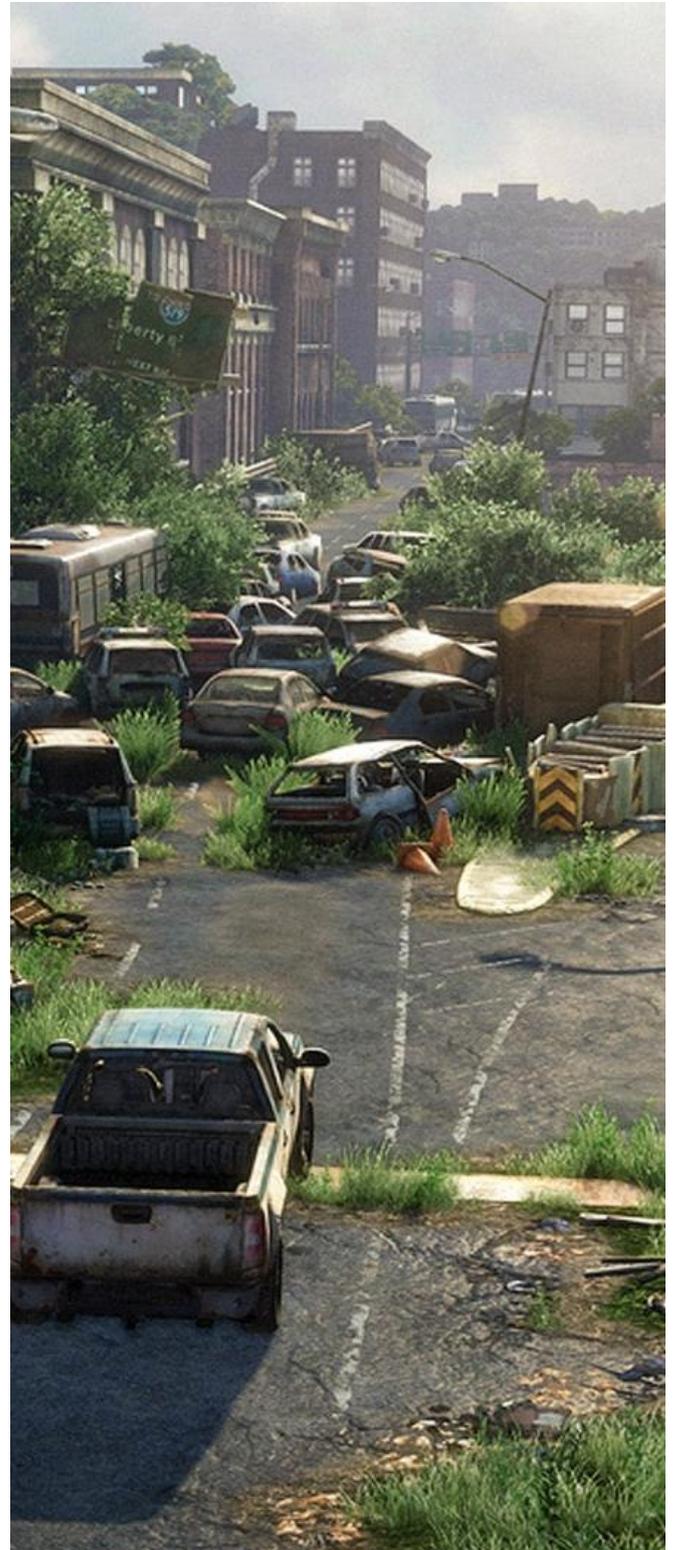
Les perspectives critiques ouvertes par les articles de ce numéro sont autant de signes de la nécessité d'une écocritique comparée. Loin de tout reniement des cadres historiques du comparatisme, cette dernière participe pleinement au renouvellement des présupposés herméneutiques de la mythocritique, de la stylistique, ou encore de la poétique des genres.

La rencontre des études bibliques et de la science-fiction chez Aude Volpilhac, mais également celle du mythe littéraire de la robinsonnade et de l'écoféminisme chez Annabel Audureau, sont une magnifique illustration de ce que l'étude des mythes peut apporter aux débats contemporains sur l'environnement. L'exhumation du mythe au sein du texte ne se fait alors plus au nom d'une archéologie érudite, mais participe au besoin impérieux de déconstruire nos imaginaires de la Nature, cette mère parfois injuste.

De même, des approches stylistiques et poétiques, *a priori* très technicistes et textocentrées, ont toutes leur importance dans la mesure où le rapport à la nature relève du "dit". L'énonciation est porteuse d'un rapport à la biosphère, et c'est ce que montre la comparaison du "dit" de Prométhée et de Bruno Latour que mène Déborah Bucchi. En ce sens, la "rhétorique apocalyptique", mise en lumière par l'ouvrage remarqué de Jean-Paul Engélibert, doit constituer l'un des terrains d'investigation privilégié de cet éco-comparatisme. Miruna Craciunescu et Louise Dehondt illustrent d'ailleurs parfaitement la manière dont l'étude du texte, dans ses dimensions énonciatives et génériques, peut s'appuyer sur un horizon écocritique sans pour autant renoncer aux codes de l'analyse littéraire.

Avec ce premier numéro de *Pagaille*, nous espérons avoir fourni notre version en acte de la défense et illustration du comparatisme que nous cherchons à promouvoir à travers cette revue. Par sa puissance heuristique, la comparaison fait naître des chemins de traverse sans nul doute essentiels dans ce moment de crise qu'est l'Anthropocène. Face à des défis qui paraissent insurmontables, les sociétés néolibérales ont

plus que jamais besoin d'une pensée mise en regard d'un Autre, construit *volontairement* comme représentation alternative, au risque de sombrer dans un dogmatisme potentiellement totalitaire et meurtrier. Dès lors, un seul mot d'ordre : "Comparatisme ou barbarie".



Naughty Dog, *The Last of Us* (2013 Sony Interactive Entertainment LLC)